

« Agir en homme de pensée et penser en homme d'action. » À l'image de cette maxime de Bergson, des professionnels se confrontent au remue-ménages qui leur est proposé, se risquant à déconstruire, à concevoir et à faire réfléchir.

Les travailleurs sociaux réparent-ils toujours quelque chose de leur passé ?

S'engager dans l'action sociale s'abreuve souvent à des motivations enfouies (ou non). Les écueils rencontrés individuellement constituent-ils des atouts ou des freins à l'implication professionnelle ?

Par **Laurent Ott**, philosophe social, intermedes-robinson
<http://www.intermedes-robinson.org>

Il était de bon ton durant l'âge d'or du Travail social, de mettre en garde les acteurs sociaux concernant « la confusion des places », le « manque de distance » ou l'illusion qui consistait à vouloir réparer ou « sauver » les autres (et se réparer soi-même par la même occasion).

Le professionnalisme était complaisamment présenté par les travailleurs sociaux confirmés comme une sorte de maturité tranquille, volontiers insensible et sûre d'elle-même.

Il en découlait très logiquement une sorte d'éloge de la non-réaction ou de l'inactivité sous couvert de préserver l'autonomie du sujet bénéficiaire.

On ne sait pas trop ce que les travailleurs sociaux de l'époque héroïque du social réparaient ainsi, en se positionnant toujours en surplomb des passions humaines, mais en tout cas ça leur plaisait. Ils en parlaient tout le temps et produisaient sur ces sujets des quantités de livres.

Une sorte de perspective sociale heureuse, de certitude dans le travail que l'on réalise, de la place qu'on occupe, les incitait à l'inverse à soutenir des positions « tragiques » et solennelles. Il était impossible, disait-on, de réparer quoi que ce soit des traumatismes du passé, chez soi-même, comme chez les autres. Vouloir transformer ici et maintenant la réalité vécue était décrit comme une illusion dangereuse et trompeuse.

Le passage d'une société du progrès, cohésive vers une nouvelle forme de société marquée par la précarisation des rapports sociaux et la perte des idéaux collectifs, oblige heureusement aujourd'hui à réfléchir un peu plus loin que ces quelques principes.

Qui a besoin aujourd'hui de discours aussi emphatiques ? Qui peut encore croire aux vertus de l'inaction et de la non-réponse ?

La nécessité de reconstruire, produire et réparer des liens sociaux, au sein d'une société qui fragmente et isole chacun, face à ses forces destructrices et désocialisantes à l'œuvre tant dans nos propres vies, que dans celles de nos bénéficiaires, impose de construire de nouveaux modèles théoriques pour les enjeux d'aujourd'hui et de demain.

Le Travail social ne peut plus se contenter d'accompagner le deuil des illusions perdues ; il doit agir dans un monde réel et concret où les discriminations, les violences sociales, économiques, culturelles, administratives et institutionnelles ne sont ni symboliques, ni « primitives », mais constantes. On ne peut se réfugier dans aucune position de neutralité, dès lors que nous prétendons entrer au contact des réalités subies par les publics bénéficiaires de nos actions.

Il était convenu de dire en Psychologie et en Travail social que la réparation était impossible ; qu'importe ! Aujourd'hui, elle est avant tout une nécessité.

Nous avons besoin de nouvelles pratiques qui osent se lancer vers des objectifs tels la restauration narcissique des personnes abandonnées ; qui s'engagent dans la reconnaissance et le soutien aux enfants surresponsabilisés, parentisés ; qui inventent et recherchent avec les jeunes d'aujourd'hui des parcours de résilience.

Les acteurs sociaux, s'ils ont l'ambition d'avoir un véritable impact dans leur travail, doivent assumer l'ambition de transformer des destins, en commençant par la prise de conscience

de leur propre condition et de leurs oppressions.

Pour cela, il va être nécessaire de construire des communautés et des groupes qui puissent inconditionnellement donner à vivre des expériences positives, qui puissent garantir des sécurités essentielles au sein d'une société de plus en plus insécure.

Comme acteurs sociaux, nous ne pourrions plus nous contenter de déclamer à tout bout de champ : « C'est la réalité ! » Il faudra bien la changer. ●

**ON NE PEUT PLUS AFFIRMER,
 COMME AUTREFOIS,
 QU'UN ENGAGEMENT
 NE PERMET PAS DE RÉPARER
 QUOI QUE CE SOIT**

Par **Vincent Pallard**, éducateur spécialisé en protection de l'enfance

QUAND la question de la réparation entre dans le Je (u) du débat, les passions se déchainent dans les pauses-café. J'observe que l'on essentialise souvent notre corpsde métier par la dichotomie de nos convictions : soit ça existe, soit ça n'existe pas. Ensuite, c'est la passion avec laquelle nous argumentons qui m'interpelle. Quand une hypothèse questionne l'origine de notre engagement, qu'elle interroge les croyances dessinant les contours de nos vies de sorte de ne pas dépasser le trait de l'incertitude, donc d'éviter l'angoisse... L'éréthisme qui anime notre cœur et rigidifie nos propos gracie bien nos émois. En revanche, ce que les arguments qui succèdent à notre bivalence tendent à instiller dans notre inconscient me dérange. Et je m'interroge lorsque nos réponses sont indissociablement liées à notre contexte d'intervention. J'ai entendu l'hypothèse de réparation niée par des phrases comme « on a tous souffert, mais moi je suis au clair avec mon histoire et je suis quand même là ». Que je sous-titre par « le fait que mon passé puisse me rendre vulnérable et remettre en cause mon utilité m'est insupportable ». Ou bien comme « on doit être solide, si tu cherches à réparer c'est que t'es pas fait pour bosser avec des gens explosés ». Que je traduis par « si mes valeurs et mon pouvoir d'agir co-déterminent choix et actions autant que mes blessures narcissiques, alors je suis aussi vulnérable que ceux que j'accompagne, par nature et non par contexte, et cela m'angoisse ». Ou encore « moi c'est aider les autres qui m'anime, pas mon ego ». Qui à mes yeux veut dire : « j'ai besoin que tu reconnaises ma bonté à sa juste valeur, mais j'ai aussi besoin de laisser place à mon narcissisme et j'ai très peur que tu n'y voies que l'un seulement au détriment de l'autre, alors je fais ce choix à ta place ». J'ai aussi entendu cette idée être validée : le classique « on n'est pas là par hasard ». Ou « quand on a touché le fond, on sait ce que

la plupart des gens ne savent pas et c'est cette sensibilité qui fait de nous de bons éducateurs ». Que j'entends par « j'ai besoin de prêter un sens et une raison d'être à mes blessures, car l'Absurde me terrifie, et le fait de croire que nous sommes peu à l'envisager rassure mon angoisse face à la fatalité du Chaos ». Valider et nier reposent sur un concept idéologique monolithique qui fait la contraction de toute la pluralité de la condition humaine. Et le « Mythe » de l'éducateur qu'il génère, similaire à celui d'Héraclès, me semble fort déplaisant à mon goût. Le mythe de l'éducateur, solide, fort, du héros écorché, inconditionnellement dévoué par amour de la justice et non par orgueil, qui guérit de sa perfectibilité en soignant celle des autres, qui s'assimile à son pouvoir spé-

cialisé en niant ses talons d'Achille, être incompris, incarnation totémisée d'une force née de sa propre fragilité qui s'est donc lui-même donné naissance, sauveur des opprimés, martyr repentant, déifié et délesté du poids de son humanité. J'exagère ? Sans doute. Et peut-être sciemment. En tout cas, nous nous posons la question de la réparation non dans un absolu généralisé, mais particulièrement dans l'exercice de nos métiers. C'est que l'on considère peut-être que le statut supplante la nature et que nos fonctions nous protègent de nos résonances cicatricielles. Muchielli et Klein nous le disent : la réparation est un moteur profondément humain dans notre rapport à l'autre, avec impermanence et partialité. Mais elle l'est pour tout le monde qu'importe le contexte d'existence, comme le rapport au travail. Social ou pas. Soyons humbles dans l'engagement... ●

L'ÉDUCATEUR, SOLIDE, FORT, INCONDITIONNELLEMENT DÉVOUÉ, EXEMPT DE TOUTE VULNÉRABILITÉ EST UN MYTHE.

Dis-Toi Kevin, que toute LA MERDE que tu te Bouffes AUJOURD'HUI, FERA DE TOI UN ÉDUC FORMIDABLE...

